

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



RECUEIL  
DE  
MUSIQUE ET DE LITTÉRATURE MUSICALE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Sommaire du Numéro de Septembre  
MUSIQUE.

VA, MON BAISER.....PAUL HENRION  
SONATINE.....CLEMENTI  
L'ORACLE.....MENDELSSOHN  
LE JOUR OU SYLVAIN M'A PARLÉ.....A. CŒDES

LITTÉRATURE

A NOS ABONNÉS.....L'ADMINISTRATION  
LE GRAND OPÉRA DE NEW-YORK.....REDACTION  
SOUVENIRS D'UN CONCOURS.....JULIEN TORCHET  
" L'HARMONIE " A BOSTON.....REDACTION  
BIBLIOGRAPHIE.....REDACTION  
L'ART DU CHANT.....T. LEMAIRE  
DE TOUT UN PEU.....REDACTION  
L'ABBE CONSTANTIN (Suite).....LUDOVIC HALEVY

A. FILIATREULT & CIE.,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

No. 8, Rue Ste. Thérèse, Montréal.

SOITE 3250

PER  
A-367

# L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 9

MONTREAL, SEPTEMBRE 1883

VOLUME II

## A NOS ABONNÉS

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous pardonner le retard apporté dans la publication de ce numéro. Depuis quelques mois nous faisons graver notre musique à Philadelphie, et ce n'est qu'avant hier que nous avons reçu notre numéro de septembre. On verra par la lettre de Mr Shaw que nous publions plus bas, la raison de ce retard auquel il nous a été absolument impossible de remédier.

L'ADMINISTRATION

Philadelphie 10-6 1883.

Answering yours of the fourth inst, Dear sirs, I mail proofs to day. Our best engraver has been sick last three weeks; hence the delay.

Yours truly

W. F. SHAW

TRADUCTION.

Philadelphie 6 Octobre 1883.

Chers Messieurs,

En réponse à la vôtre en date du 4 du courant, je vous envoie vos épreuves par la malle de ce jour. Notre meilleur graveur a été malade pendant ces trois dernières semaines. De là le retard.

Votre etc.

W. F. SHAW.

## LE GRAND OPÉRA DE NEW-YORK.

La nouvelle salle de l'opéra (New-Metropolitan Opera House) que l'on vient de terminer à New-York, occupe tout le carré formé par le Broadway, la 39<sup>ème</sup>, la 40<sup>ème</sup> rues et la 7<sup>ème</sup> avenue. Construit dans le style italien de la Renaissance, ce théâtre offre à l'œil une apparence très imposante.

Les architectes qui l'ont construit avaient trois choses en vue : mettre l'édifice à l'abri de tout danger d'incendie, le faire de manière à pouvoir y représenter avec facilité toutes les grandes œuvres modernes et assurer tout le confort désirable aux actionnaires et aux spectateurs. Ils y ont pleinement réussi. Voulant se mettre au fait de toutes les améliorations modernes, ils ont eu le soin d'aller visiter les plus récentes constructions de ce genre en Europe, et ils peuvent se glorifier d'avoir construit un édifice qui, sous le rapport du fini et de l'élégance, ne laisse rien à désirer. On ne saurait trouver rien de plus parfait dans le monde entier.

La salle proprement dite a trois grandes entrées : on y remarque des vestiaires, des foyers, des vestibules, une salle de bal, une salle de rafraîchissements, une cuisine et de nombreux corridors.

La partie réservée à la scène comprend la scène, les loges des artistes, la chambre de l'orchestre, les loges des choristes et du corps de ballet. l'atelier du décorateur, celui du charpentier et le magasin d'accessoires.

La scène ayant 76 pieds de profondeur et 101 de largeur est assez vaste pour qu'on puisse y donner les grandes œuvres modernes avec chœurs et ballet.

La partie destinée à l'auditoire contient trois mille soixante-quatre sièges, et on aura une idée de la grandeur de cette salle quand on saura que le grand Opéra de Paris n'a que 2,156 sièges.

Trois rangées de loges sont disposées autour du théâtre de manière à ce que de partout on voie très bien la scène et à ce que l'effet d'acoustique soit excellent. Ces rangées de loges s'appellent respectivement : parterre, première et seconde rangée ; les deux premières sont réservées aux actionnaires de la Compagnie de l'Opéra. Douze baignoires placées sous le parterre et contigues à la scène sont à la disposition du gérant.

Toutes les loges sont numérotées, les nombres pairs sont d'un côté et les nombres impairs de l'autre, et comme il y a des entrées sur la 39<sup>ème</sup> et sur la 40<sup>ème</sup> rue avec des vestiaires, la confusion sera impossible et chacun pourra arriver à son siège avec la plus grande facilité.

Tous les matériaux employés à la construction de l'édifice sont incombustibles et il n'y aura aucun danger d'incendie. Les loges elles-mêmes sont en fer et les escaliers qui y conduisent sont en brique et en ciment.

De plus, une disposition très ingénieuse permettra d'inonder la scène en quelques secondes.

Les décorations sont admirables et d'une élégance véritablement artistique. Les couleurs, parmi lesquelles le rouge et le vieil or dominant, s'harmonisent parfaitement avec l'ameublement, les tentures et les draperies qui sont d'une grande richesse.

\* \* \*

L'inauguration du "New-Metropolitan Opera House" aura lieu le 22 octobre et on donnera ce soir-là "Faust" de Gounod avec Campanini comme *Faust*, Del Puente comme *Valentin*, Novara comme *Méphistophélès* et Mme Christine Nilsson comme *Marguerite*.

Ce sera aussi le soir d'ouverture de la saison d'opéra italien qui se terminera le 26 de décembre prochain.

Parmi les artistes que le directeur M. Henry E. Abbey a engagés on remarque Mmes Christine Nilsson, Sofia Scialchi, Zélia Trebelli, Louise Lablache, MM. Campanini, Vio-

tor Capoul, Roberto Stagno, Franco Novara et Guiseppe del Puente.

Dans le repertoire annoncé on compte 24 opéras parmi lesquels se trouve une nouvelle œuvre dont on dit beaucoup de bien, c'est la "Gioconda" de Ponchielli. On donnera aussi "Le Prophète" de Meyerbeer et "Hamlet" d'Ambroise Thomas qui n'ont jamais été montés à New-York à cause des frais énormes que nécessite la mise en scène.

L'orchestre et la musique militaire se composent de 95 musiciens qui ont été recrutés dans les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Angleterre.

Si l'on ajoute à cela un chœur de 80 voix, Mme Cavallazzi comme première danseuse et 32 coryphées amenées de Milan on aura une idée de la supériorité de cette organisation.

### L'HARMONIE A BOSTON

C'est un véritable plaisir pour nous de constater les succès qu'a remportés l'Harmonie de Montréal à Boston lors de l'ouverture de l'exposition au commencement de ce mois. La presse de cette ville lui a décerné, à l'unanimité, les plus grands éloges et nous en félicitons sincèrement son jeune et habile chef M. Edmond Hardy.

Nous nous contenterons de traduire les quelques remarques suivantes que publiait le *Sunday Herald* de Boston.

"La musique des carabiniers Victoria de Montréal a terminé hier son engagement d'une semaine. La meilleure preuve de la satisfaction qu'elle a donnée, c'est que tous ceux qui l'ont entendue regrettent vivement son départ.

Ses concerts ont été des plus remarquables et on s'étonne que cette excellente musique n'ait pas été retenue pendant toute la durée de l'exposition. La raison de ceci, c'est que les membres de l'Harmonie de Montréal — personne n'aurait pu le soupçonner — ne sont pas des musiciens de profession ; ce sont tout simplement des amateurs que d'autres devoirs rappelaient impérieusement à Montréal.

On nous dit cependant que dans quelque temps la musique des carabiniers Victoria nous fera une seconde visite et que nous aurons le plaisir de l'entendre encore avant la fin de l'exposition. S'il en est ainsi nous pouvons l'assurer qu'elle trouvera à Boston de nombreux admirateurs prêts à lui faire la plus cordiale réception."

Ces éloges font le plus grand honneur à l'Harmonie de Montréal, car ils viennent d'une presse qui n'a pas l'habitude d'en faire et qui a la réputation d'être très difficile en fait de musique.

L'Harmonie a été réengagée par le comité de l'exposition et nous croyons savoir qu'elle retournera à Boston en janvier prochain.

Ambroise Thomas a passé l'été en Bretagne à cause du mauvais état de sa santé. La mort de son frère l'a affecté considérablement.

### SOUVENIR D'UN CONCOURS

Vous souvenez-vous, mon cher Monsieur Simiot, des soirées que nous avons passées ensemble cet hiver ? Vous venez du fond de Charonne et, pour nous visiter, vous ne craigniez pas d'affronter ni le froid, ni la pluie, ni la neige. Il nous était doux d'accueillir un ami tel que vous ; vous étiez impatientement attendu : nos enfants, un peu assoupis auprès de la cheminée, se réveillaient au son de votre voix, et, aimant qui les aime, s'empressaient autour de vous pour vous débarrasser l'un de votre chapeau, l'autre de votre pardessus. Leur mère, pauvre et chère bien aimée ! vous approchait un fauteuil près du feu et, quand la chaleur vous avait un peu dégourdi, vous nous racontiez quelques-unes de ces anecdotes parisiennes qui n'ont n'intérêt que par l'esprit qu'on sait y mettre — et les vôtres devenaient toujours intéressantes ! — Une fois les nouvelles du jour épuisées, nous reprenions nos discussions amicales au point où nous les avions laissées la semaine précédente.

C'était la musique, toujours la musique qui nous préoccupait. L'œuvre nouvelle entendue la veille aux concerts Padeloup, Colonne ou Lamoureux, nous servait de prétexte pour ajouter une variation à notre thème favori, et notre conclusion invariable était celle-ci : *tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux*. La science harmonique ou orchestrale répandue dans un ouvrage ne vous désarmait pas et, en musicien familiarisé avec les formules de toutes les écoles, vous n'étiez pas homme à vous laisser intimider en présence d'une composition dont les procédés de facture faisaient l'unique mérite. La hardiesse ignorante des uns et la savante timidité des autres ne vous abusaient pas davantage : vous demandiez des idées, on ne vous servait que du bruit ou des formules.

Parfois, ô le cher et douloureux souvenir ! celle qui n'est plus se mettait au piano et, accompagnés par elle, nous déchiffraient la partition nouvelle, cherchant avec avidité une phrase géniale, redisant les passages qui nous avaient plu. Souvent nous fermions avec dépit le volume où nous n'avions pu rien trouver, et nous revenions à nos maîtres préférés, à Gounod, à Massenet surtout, — vous aimiez à nous parler d'*Hérodiade* et de *Manon* — que vous avez connu fort jeune : vous nous rappeliez son enfance studieuse, vous nous le représentiez travaillant son piano huit heures par jour et n'abandonnant son instrument que pour étudier l'harmonie et le contrepoint. Servi pourtant par une organisation merveilleuse, mais luttant avec une opiniâtreté et une persévérance bien rares dans notre siècle si pressé. Massenet, disiez-vous, apportait à la classe du Conservatoire une mélodie ou une scène dramatique traitée jusqu'à six ou sept fois de façons différentes ; les camarades, par jalousie, se moquaient un peu, mais le professeur, Ambroise Thomas, rendait justice à l'élève et le montrait en exemple aux autres. En dépit de Bazin qui ne lui avait reconnu aucunes dispositions pour la musique et l'avait pris en grippe au point de le chasser de sa classe, Massenet est arrivé promptement à la gloire et a remplacé Bazin au Conservatoire et à l'Institut. Belle vengeance ! ajoutiez-vous ; mais l'homme de génie peut seul l'exercer de cette façon.

Puisque je fais un retour vers le passé, mon cher ami, avez-vous gardé souvenir du jour où vous m'avez présenté à Massenet ? Il y a dix ans de cela et je me le rappelle comme si c'était hier. Mon père avait organisé un concours à Fontainebleau ; j'avais eu l'honneur d'être invité et j'avais accepté avec d'autant plus de joie que, sur la liste des jurés, j'avais lu le nom de Jules Massenet. A cette époque, faut-il le dire ? bien qu'il eût donné déjà *Marie-Magdeleine*, ses premières *Suites d'Orchestre*, les *Poèmes d'Avril* et du *Souvenir*, Massenet était peu connu du public ; quelques amateurs avaient retenu son nom, seuls certains artistes le considéraient déjà comme un maître. J'avais une admiration sans borne pour ses œuvres et j'aimais Massenet depuis longtemps sans le connaître personnellement. Je n'avais pas grand mérite à cela : le cher et regretté Cressonnois, dont le jugement était si sûr, m'avait si bien guidé !

La gare de Fontainebleau étant assez éloignée de la ville, des voitures nous attendaient ; mon père, vous, mon cher Monsieur Simiot, et moi, nous montâmes dans une calèche découverte. Il restait une place. — A qui est-elle réservée ? demandai-je — A Monsieur Massenet que nous allons prendre en passant. " Et vous me dites que le jeune maître habitait Fontainebleau tout l'été. En effet notre voiture s'arrêta devant une petite villa toute ensoleillée et toute embaumée du parfum des roses : c'était bien l'habitation rêvée d'un poète et d'un artiste. J'étais bien ému, mon cœur battait à la pensée que j'allais contempler une jeune gloire. Je regardais avidement ; je ne vis tout d'abord, au travers de la grille, qu'un groupe charmant : une fillette de quatre à cinq ans suspendue au cou d'une personne dont je n'apercevais pas le visage. Après avoir déposé son doux fardeau, elle m'apparut en pleine lumière. Je vis alors un jeune homme d'une taille moyenne, un peu maigre, à l'aspect nerveux ; il s'avança en penchant un peu sa tête sur les épaules, comme si elle était trop lourde pour porter ses pensées : c'était Massenet. Il monta vivement dans notre voiture et vous voulûtes bien, mon cher Monsieur Simiot, me présenter à lui aussitôt. Je lui dis le désir que j'avais de le connaître et lui avouai timidement l'admiration que j'avais pour lui. Il me tendit la main et, à cette première étreinte, je sentis qu'il attachait quelque prix à mon amitié. Tandis qu'il causait avec cet esprit qu'il a toujours, je l'examinais. Il avait alors trente ans ; de longs cheveux châtain déjà un peu clairsemés vers les tempes agrandissaient son large front. Il portait alors toute sa barbe et l'on devinait, plutôt qu'on ne le voyait, un menton finement dessiné, ses yeux d'une extrême mobilité, étaient, il me semble, d'une couleur changeante ; gris foncé, quand la physionomie restait au repos, ils étaient d'un noir de jais quand il s'animait, et devenaient si brillants, si pénétrants même, qu'aujourd'hui encore on en supporte difficilement l'éclat.

J'étais bien fier d'être à son bras lorsque nous entrâmes dans le restaurant où étaient réunis nos collègues ; il me semblait que tout le monde allait envier mon sort. Bah ! on ne fit pas la moindre attention à nous et — j'en demande pardon à mes collègues — trois ou quatre jurés à peine vinrent saluer le jeune maître ; j'étais fort scandalisé de cette

indifférence et aujourd'hui encore je ne me l'explique guère. La foule pouvait ignorer le nom de Massenet, mais des artistes avaient-ils le droit de ne pas connaître la valeur de ses œuvres ? Cette attitude m'a donné beaucoup à réfléchir depuis et, à mesure que j'ai connu un peu plus les hommes, j'ai constaté qu'on a peine à souffrir une supériorité près de soi.

Pauvre Massenet. mme j'ai dû l'ennuyer toute cette journée ! Je ne le quittais pas d'une minute ; je l'accablais de questions, je l'interrogeais sur ses œuvres en préparation, et lui avec cette complaisance et cette bonne grâce dont il ne se départ jamais, il me racontait le *scénario du Roi de Lahore* que M. Louis Gallet venait de lui remettre et qui l'enthousiasmait. Il ne rêvait que palais orientaux, processions et cortèges éblouissants, il me dépeignait le paradis d'Indra, rayonnant d'une flore gigantesque et d'une lumière surnaturelle ; il trouverait des chants célestes qui traduiraient, disait-il, l'extase divine des âmes bienheureuses. O la bonne journée et le bon souvenir !

A la distribution des prix, il y eut, vous vous le rappelez, mon cher Monsieur Simiot, un grand scandale. Je dis *grand*, parce qu'alors les faits de ce genre étaient rares ; depuis on s'y est malheureusement habitué. Une société refusa son prix en insultant grossièrement le jury. Je vois encore Massenet se lever, apostropher le directeur et appeler un genedarme pour faire arrêter le chef de fanfare. Il prenait la chose au tragique. Nous eûmes beaucoup de peine à le contenir. Maintenant on ne s'indigne plus pour si peu ; parfois on rédige un procès-verbal par lequel on exclut une société pour un temps déterminé. La société coupable baisse hypocritement la tête, simule un profond désespoir ; mais huit jours après elle se fait inscrire quand même à un concours et, en dépit de tous les procès-verbaux, elle exécute ses morceaux, et un autre jury l'entend et la récompense.

On parle beaucoup des droits des jurés et fort peu des devoirs des sociétés. Si je ne vous ennuie pas trop, mon cher Monsieur Simiot, je traiterai cette question dans ma prochaine causerie en m'inspirant des excellentes réflexions que vous faisiez cet hiver à ce sujet. Je vous demanderai la permission de m'adresser encore à vous, dans l'espérance que, distrait un peu par la lecture des souvenirs évoqués, vous oublierez un peu vos longues souffrances.

Julien TORCHET.

Voici d'après le *Music and Drama* les différents traitements des artistes engagés pour la prochaine saison d'opéra à New-York. Patti \$2.500 par soir ; Nilsson, \$2.000 par représentation ; Mme Sembrich \$1.500 par soir ; Scalchi \$500 par représentation ou \$5.000 par mois ; Trebelli, \$6.000 ; Valleria \$4.000 ; Signor Stagno \$2.000 par mois.

M. Abbey a déjà payé à des artistes \$121.000 d'avance : Nilsson a reçu \$40.000 ; Sembrich, \$30.000 ; Campanini \$20.000 ; Trebelli, \$15.000 ; Scalchi \$10.000 ; Valleria \$6.000. Capoul seul n'a rien exigé d'avance.

## BIBLIOGRAPHIE

Notre bibliothèque nationale vient de s'enrichir d'un nouveau volume, intitulé : Caprices poétiques et chansons satiriques. Cet ouvrage, dû à la plume élégante et facile de M. Rémi Tremblay est le seul de ce genre qui ait été publié au Canada, et nous ne saurions trop en recommander la lecture à nos amateurs, Il n'est sans doute pas sans faiblesses, mais elles sont amplement compensées par les nombreux mérites de l'œuvre et nous ne croyons pas faire d'exagération en disant que plus d'une de ces chansons ne disparaîtrait pas un volume de Béranger. Nous citerons entre autres : *Tempus fugit, La St Jean-Baptiste, Le passé et le présent, La ballade à la tunc, (comme imitation) Bernique et le Chemin de fer à Senécal.*

Le volume contient aussi un certain nombre de fables-express admirablement réussies et qui font le plus grand honneur à M. Tremblay.

Nos remerciements à l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire de son ouvrage.

\* \*

ŒUVRES COMPLETES D'OCTAVE CREMAZIE, Publiées sous le patronage de l'Institut canadien de Québec. 1 fort volume in-8 de 540 pages, avec un beau portrait de l'auteur, broché \$1.50 relié \$2.00. BEAUCHEMIN & VALOIS, libraires éditeurs, Montréal.

Cet ouvrage, attendu depuis longtemps et en grande partie inédit, s'ouvre par une notice biographique sur Crémazie, accompagnée des considérations sur la littérature canadienne que l'auteur a écrites, sous forme de lettres, à un de ses amis. Ces considérations, aussi remarquables par le style que par la pensée, et qui ont été justement appelées le testament littéraire de Crémazie, renferment le meilleur résumé que l'on connaisse sur les origines de notre littérature.

Le recueil des *Poésies* qui forme la principale partie du volume, a été revu et corrigé avec le plus grand soin d'après les notes que le poète lui-même a laissées. Ces poésies sont trop condamnées et trop populaires pour qu'il soit nécessaire d'en faire ressortir la valeur. Inspirées par le patriotisme le plus élevé et le plus sincère, comme les *Histoires du Canada* de Garneau et de Ferland, comme les *Etudes philosophiques* d'Etienne Parent, elles ont associé pour jamais le nom de Crémazie à celui du fondateur de notre littérature. Il restera comme le premier représentant de la poésie nationale.

La dernière partie du volume se compose des lettres que Crémazie a écrites de France à sa famille, et de son *Journal du siège de Paris*. Cette dernière partie tout à fait inédite achève de mettre en lumière la figure un peu connue du poète, et offre un intérêt qui ne se ralentit pas.

En un mot, le chantre de Carillon revit tout entier dans ces pages qui résument sa vie intellectuelle. Ce livre présente, en outre, un genre d'intérêt qui ne se rencontre dans aucun ouvrage canadien ; nous voulons parler de la douloureuse sympathie qui s'attache à la cruelle destinée de son auteur et dont on retrouve plus d'un écho dans ses écrits. A côté des chants patriotiques inspirés en des jours meilleurs on entend retentir les plaintes déchirantes de l'exilé. C'est assez dire que les *Œuvres complètes d'Octave Crémazie* sont une bonne fortune pour le public et qu'elles ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques canadiennes.

## L'ART DU CHANT

Depuis longtemps on se plaint de la décadence du chant et de la disette de bons chanteurs. A quoi bon toutes ces lamentations stériles, puisque personne ne cherche à améliorer la situation ?

Bien imprudent et bien fou serait celui qui se laisserait aller à la tentation d'essayer, ou même de proposer des réformes à l'état actuel des choses ; celui-là ne serait pas écouté, croyez le bien. Il est si doux de patauger dans la routine.

Depuis bon nombre d'années, nos théâtres ont subi une notable dépréciation dans la valeur des œuvres qui y ont été représentées, aussi bien que dans celles des artistes chargés de les interpréter. L'enseignement du chant tel qu'il est fait depuis longtemps est, à mon avis, une des principales causes de cette fâcheuse décadence.

On sait que le plus habile chanteur n'est pas toujours le meilleur professeur. Pour bien enseigner, il faut toujours raisonner, toujours démontrer, et la vérité est souvent difficile encore à présenter méthodiquement. La marche naturelle à suivre dans tout enseignement est de commencer par faire connaître les choses les plus simples, les plus faciles à saisir, et de passer ensuite aux choses composées.

On n'agit pas toujours ainsi dans l'enseignement du chant ; on néglige un peu trop le fonds pour ne chercher que les apparences. Cependant, quelle que soit la sècheresse des éléments des hautes sciences, a-t-on jamais dispensé les élèves de les connaître, sous prétexte de faciliter ou simplifier leurs études ? On ne doit donc pas regarder comme un temps perdu, celui que l'on passe à graver dans la mémoire des élèves les principes fondamentaux de l'art qu'ils étudient.

Dans les anciennes écoles de chant d'Italie les études étaient rigoureusement graduées ; on prenait le temps nécessaire pour former de bons chanteurs, et jamais un élève ne quittait l'école avant d'avoir acquis un talent qui lui permit de se présenter sûrement devant le public.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela, il faut faire vite, sans se préoccuper de l'avenir. On ébauche à peine les premiers éléments du chant, et vite on passe à l'étude des airs, sans s'inquiéter si on est en état de le faire. Si, par malheur, l'élève possède une belle voix, on peut-être certain que le professeur n'aura qu'un but, le faire arriver dans le plus bref délai, pour cela il n'y a qu'un moyen, *seriner* au malheureux un air quelconque pendant six mois et le pousser vite devant le public. Quelle gloire pour cet habile homme qui a su faire un chanteur dans l'espace d'une année. Mais, laissez passer encore deux autres années, et vous verrez la plus amère déception succéder au rêve d'un brillant avenir ; le malheureux chanteur mal préparé, mal enseigné sur les principes d'un art fort difficile, ne tarde pas à éprouver les funestes effets d'une éducation superficielle qui se manifestent par l'altération de la voix, l'anéantissement, sinon complet, du moins partiel des organes vocaux. Telles sont les suites désastreuses, mais inévitables d'un mauvais enseignement, et le chanteur n'a plus que la ressource d'aller grossir la foule des médiocrités et des *éteints*. Tout élève qui n'aura pas été soumis aux exigences d'une bonne éducation préparatoire subira fatalement le même sort.

Théophile LEMAIRE.

On vient de placer sur la maison portant le numéro 202 de la rue St Honoré à Paris une inscription rappelant qu'à cet endroit existait autrefois un théâtre occupé en 1641 par la troupe de Molière, et de 1673 à 1781 par l'Académie royale de musique.

## DE TOUT UN PEU

La société musicale de Ste Cécile de Québec qui, comme on le sait, est la seule institution de ce genre qui ait pu se maintenir, et qui marche constamment de progrès en progrès, a fait ses élections annuelles le 7 de ce mois ; en voici le résultat :

Président	- - - -	M. P. F. Jobin
Directeur	- - - -	M. L. N. LeVasseur
Ass. Dir.	- - - -	M. H. Rousseau
Secrétaire	- - - -	M. F. X. Fournier
Trésorier	- - - -	M. R. Savoie
Bibliothécaire	- - - -	M. G. Lafrance

Membres adjoints du comité MM. C. Dugal. Ferd. Marquis et H. Laroche.

Des remerciements furent votés aux dames de la société, aux membres honoraires, aux officiers sortant de charges et à la presse de Québec et de Montréal.

Par ordre

F. X. Fournier  
Secrétaire.

\*\*

Le "Cercle Gounod" a fait jeudi dernier ses élections annuelles avec le résultat suivant : Directeur, M. Charles Labelle ; Sous-directeur, M. Tancrede Trudel ; Secrétaire-trésorier M. Stanislas Côté.

\*\*

M. A. J. Boucher a repris la direction du chœur du Gesù à la place de M. G. Couture démissionnaire.

\*\*

Le Col. Mapleson veut rivaliser cette année avec M. Abbey et il inaugurera à l'Académie une brillante saison d'Opéra le 22 octobre, jour fixé pour l'ouverture du "New Metropolitan Opera House." Il a comme soprani l'incomparable trio composé de Patti, Gerster et Pappenheim. On dit aussi qu'il a retenu les services du célèbre ténor Tamagno à raison de \$1500 par soirée.

L'opéra choisi pour les débuts de la Compagnie est *La Gazza ladra* de Rossini.

\*\*

La troupe d'opérette de M. Maurice Grau a débuté le 10 de ce mois au théâtre de la Cinquième avenue à New-York dans la *Princesse des Canaries* de Lecocq. La salle était comble et on a fait une réception splendide à Mlle Marie Aimée, qu'on a littéralement couverte de fleurs. Elle a eu un immense succès dans les couplets "On a souvent des embarras" qu'elle a du répéter trois fois.

On a beaucoup applaudi aussi le duo du second acte "Ce cher général Bombardos" "Ce bon général Pataqués ;" chanté par Duplan et Mézières.

Parmi les nouveaux sujets de la troupe de M. Grau se trouve cette année un jeune ténor M. Lévy qui a créé une impression très favorable et qui, croyons nous, est appelé à un grand succès.

Il chante bien et possède en outre un fort beau talent de comédien.

\*\*

Malgré le bruit qu'on a répandu que Théo revenait cette année en Amérique, la charmante diva restera en France. Elle vient d'accepter un engagement aux Bouffes où elle devra créer le principal rôle dans "Madame Boniface" la première pièce nouvelle qui sera donnée cette année au théâtre de la rue Monsigny.

\*\*

Marie Rose a eu un grand succès dans "Carmen" au Théâtre de la Gaïeté à Berlin.

## De l'Orphéon

A l'Opéra-Comique, on répète *Mignon* avec Mlle Nevada. Pour cette importante reprise, le rôle de Wilhem Meister est confié à M. Mouliérat, le partner de la gracieuse cantatrice dans la *Perle du Brésil*.

Le rôle de Carmen, dont la reprise est prochaine, paraît devoir échoir définitivement à Mlle Castagné, une élève du Conservatoire qui fut très remarquée, lors des derniers concours, précisément dans une scène de cet ouvrage. Elle s'y montra très crâne et fort en dehors.

Un ténor du nom de Mauras débutera dans le personnage de Don José.

Mme Engally ferait sa rentrée dans le petit rôle du Père du *Pardon de Piörmel*, puis elle chanterait le *Pygmalion de Galathée*. Elle prendra ensuite le rôle de Malika dans *Lakmé*, y succédant à Mlle Frandin.

Elle s'est mise gracieusement à la disposition des auteurs, MM. Desibes, Gondinet et Gille, en souvenir du beau succès qu'elle leur devait avec la création de Simonne dans *Jean de Nivelle*.

\*\*

Il est très probable que nous aurons, cet hiver, aux Variétés, une reprise de la *Vie parisienne*.

L'opérette légendaire d'Offenbach, Meilhac et Halévy tiendrait l'affiche en l'absence de Mme Judic, qui partira le 3 novembre pour sa tournée en Autriche et en Russie.

\*\*

Les concerts populaires à Paris seront comme d'habitude sous la direction de M. Pasteloup cet hiver.

\*\*

Samedi, par devant Me Segond, notaire, M. Ballande et MM. Maurel et Conti ont signé l'acte authentique de la cession du bail du théâtre des Nations, au profit du futur théâtre Italien, cession qui, du reste, était depuis longtemps un fait accompli, mais dont la régularisation par acte notarié, avait été retardée par les formalités administratives d'autorisation de la Ville, propriétaire de la salle.

\*\*

Vous savez déjà que nous aurons, cet hiver, à l'Opéra, une reprise de *Sapho*, de Gounod.

Ce fut, paraît-il, Mme Pauline Viardot qui donna à Gounod l'idée de traiter ce sujet. Emile Augier en écrivit le poème, et l'ouvrage fut représenté, pour la première fois, le 16 avril 1851. Il fut repris en juillet 1853, mais réduit seulement à deux actes.

Voici, à titre de curiosité, quelle fut à la création, la distribution de l'Opéra que nous allons entendre cet hiver :

Sapho	- - - -	Mmes Pauline Viardot
Glycère	- - - -	Poinsot
Phaon	- - - -	MM. Gueymard
Pythéas	- - - -	Brémond
Alcée	- - - -	Marié
Le père	- - - -	Aymes

\*\*

Patti partira d'Angleterre vers la fin d'Octobre. Avant son départ elle doit chanter dans deux concerts ; l'un à Birmingham et l'autre à Manchester. Elle a été engagée par le Col. Mapleson et débutera à New-York à l'Académie le 9 de Novembre prochain.

\*\*

M. Vaucorbeil vient de recevoir un opéra en quatre actes de MM. Paul Milliet et W. Busnach, tiré du *Don Juan de Marana*, d'Alexandre Dumas père.

Les auteurs comptent sur la présence à Paris de Verdi qui viendra prochainement, pour le décider à écrire la partition de cet ouvrage qu'il connaît et qui lui plaît beaucoup

## Feuilleton de "l'Album Musical"

SEPTEMBRE 1883.—No 9.

## L'ABBE CONSTANTIN

## DEUXIEME PARTIE

## VIII

Trois semaines se sont écoulées. Jean, le lendemain, doit partir avec son régiment pour les écoles à feu ; il va vivre de son existence de soldat : dix jours d'étapes sur les grandes routes pour l'aller et le retour, et dix jours sous la tente, au camp de Cercottes, dans la forêt d'Orléans. Le régiment rentrera à Souvigny le 10 août.

Jean n'est plus tranquille, Jean n'est plus heureux. Le moment de ce départ, il le voit venir avec impatience et, en même temps, avec effroi... Avec impatience, car il souffre un véritable martyre ; il a hâte d'y échapper... Avec effroi car, pendant ces vingt jours, sans la voir, sans lui parler, sans elle enfin, que deviendra-t-il ? Elle, c'est Bettina ! il l'a-dore !

Depuis quand ? Depuis le premier jour, depuis cette rencontre, au mois de mai, dans le jardin du curé ! Voilà la vérité ! Mais Jean lutte et se débat contre cette vérité. Il croit n'aimer Bettina que depuis ce jour où tous deux causaient gaiement, amicalement, dans le petit salon. Elle était assise sur le divan bleu, près de la fenêtre, et, tout en bavardant, s'amusait à réparer le désordre de la toilette d'une princesse japonaise, une poupée de Bella, qui traînait sur un fauteuil, et que Bettina, machinalement, avait ramassée.

Pourquoi la fantaisie vint-elle à Miss Percival de lui parler de ces deux jeunes filles qu'il aurait pu épouser ? La question, d'ailleurs, ne l'avait nullement embarrassé. Il répondit que, s'il ne s'était senti alors aucun goût pour le mariage, c'est que ses entrevues avec ces deux jeunes filles ne lui avaient causé aucune émotion, aucune agitation. Il souriait en parlant ainsi ; mais, quelques instants après, il ne souriait plus. Ces émotions, ces agitations, il apprenait soudainement à les connaître. Jean ne se fit pas d'illusion ; il se rendit compte de la profondeur de la blessure ; elle avait porté en plein cœur.

Jean, cependant, ne s'abandonna pas. Ce jour-là même, en partant, il se disait : "Oui, c'est grave, très grave, mais j'en reviendrai." Il cherchait une excuse à sa folie ; il s'en prenait aux circonstances. Cette délicieuse fille, depuis dix jours, avait été trop à lui, trop à lui seul ! Comment résister à une pareille tentation ? Il s'était grisé de son charme, de sa grâce, de sa beauté. Mais, le lendemain, vingt personnes allaient arriver au château, et ce serait la fin de cette dangereuse intimité. Il aurait du courage, s'écarterait, se perdrait dans la foule, verrait Bettina moins souvent et de moins près... Ne plus la voir, il n'y pouvait songer ! Il voulait rester l'ami de Bettina, puisqu'il ne pouvait être que son ami. Car il était une autre pensée qui n'entraînait même pas dans l'esprit de Jean ; cette pensée ne lui paraissait pas extravagante, elle lui paraissait monstrueuse. Il n'y avait pas au monde de plus honnête homme que Jean, et l'argent de Bettina lui faisait horreur, positivement horreur.

La foule, en effet, à partir du 25 juin, avait envahi Longueval. Mme Norton était arrivée avec son fils Daniel Norton, et Mme Turner avec son fils Philip Turner ; tous deux, le jeune Daniel et le jeune Philip, faisaient partie de la fameuse confrérie des Trente-quatre. C'étaient d'anciens amis ;

Bettina les avait traités comme tels et leur avait déclaré avec une pleine franchise qu'ils perdraient absolument leur temps ; ils ne se décourageaient pas cependant, et formaient le centre d'une petite cour fort empressée, fort assidue autour de Bettina.

Paul de Lavardens avait fait son entrée en scène, et était devenu très rapidement l'ami de tout le monde. Il avait reçu cette éducation brillante et compliquée d'un jeune homme qui se destine au plaisir ; dès qu'il ne s'agissait que de s'amuser : cheval, croquet, lawn-tennis, polo, danse, charades et comédies, il était prêt à tout, il excellait en tout. Sa supériorité éclata, s'imposa. Paul devint, de l'assentiment général, le directeur et l'organisateur des fêtes de Longueval.

Bettina n'eut pas une minute d'hésitation ; Jean venait de lui présenter Paul de Lavardens, et celui-ci achevait à peine le petit compliment de rigueur que Bettina, se penchant vers Suzie, lui disait à l'oreille :

—Le trente-cinquième !

Elle fit cependant bon accueil à Paul, et si bon accueil que celui-ci, pendant quelques jours, eut la faiblesse de s'y méprendre. Il crut que ses grâces personnelles lui valaient cette très aimable et très cordiale réception. C'était une grande erreur, il avait été présenté par Jean ; il était l'ami de Jean ; aux yeux de Bettina, tout son mérite était là.

Le château de Mme Scott était ville ouverte ; on n'était pas invité pour un soir, mais pour tous les soirs ; et Paul, avec enthousiasme, s'était mis à venir tous les soirs. Son rêve était réalisé. Il retrouvait Paris à Longueval !

Seulement Paul n'était ni sot, ni fat. Sans nul doute il était, de la part de miss Percival, l'objet d'attentions et de faveurs toutes particulières ; elle se plaisait à causer longuement, très longuement, seule à seul avec lui. Mais quel était l'éternel, l'inépuisable sujet de ces conversations ? Jean, encore Jean, toujours Jean !

Paul était léger, dissipé, frivole, mais il devenait sérieux dès qu'il était question de Jean ; il savait l'apprécier, il savait l'aimer. Rien ne lui était plus facile que de dire de son ami d'enfance tout le bien qu'il en pensait. Et comme il voyait que Bettina prenait grand plaisir à l'écouter, Paul donnait libre cours à son éloquence.

Seulement Paul,—et c'était bien son droit,—voulut, un soir avoir le bénéfice de sa conduite chevaleresque. Il venait de causer pendant un quart d'heure avec Bettina. L'entretien terminé, il s'en était allé trouver Jean, de l'autre côté du salon, et lui avait dit :

—Tu m'as laissé le champ libre... et je me suis lancé intrépidement sur miss Percival.

—Ah bien ! tu n'as pas lieu d'être mécontent du résultat de l'entreprise. Vous voilà les meilleurs amis du monde.

—Oui, certainement... Ça va... ça va... et ça ne va pas. Il n'y a rien de plus aimable et de plus charmant que miss Percival, mais enfin j'ai du mérite à le reconnaître, car là, entre nous, elle me fait jouer un rôle ingrat et ridicule, un rôle qui n'est pas de mon âge. J'ai l'âge des amoureux, moi je n'ai pas l'âge des confidents.

—Des confidents ?

—Oui, mon cher, des confidents ! Voilà mon emploi dans cette maison ! Tu nous regardais tout à l'heure... Oh ! j'ai de bons yeux... Tu nous regardais... Eh bien ! sais-tu de quoi nous parlions ? De toi, mon cher, de toi, rien que de toi ! Et c'est la même chose tous les soirs. Des questions à n'en plus finir : "Vous avez été élevés ensemble ? Vous avez pris des leçons tous les deux avec l'abbé Constantin ? Il sera bientôt capitaine ? Et après ?—Commandant.—Et après ?—Colonel...et coëtera... et coëtera..." Ah ! Jean, mon ami Jean, si tu voulais faire un beau rêve !...

Jean se fâcha, s'emporta presque. Paul fut très étonné de cet accès de brusque irritation.

—Qu'est-ce que tu as ? Il me semble que je n'ai rien dit.

—Je te demande pardon. J'ai eu tort ; mais aussi pour-



quoi te passe-t-il par la tête une idée tellement absurde?...

—Absurde?... Je ne vois pas... Je l'ai bien eue pour mon propre compte, cette idée absurde.

—Ah ! toi...

—Comment ! ah ! moi !... Si je l'ai eue, tu peux l'avoir... Tu vaud mieux que moi...

—Paul, je t'en supplie !...

Le malaise de Jean était évident.

—N'en parlons plus... n'en parlons plus... Ce que je voulais dire en somme, c'est que miss Percival me trouve bien gentil, bien gentil, bien gentil ; mais, quant à me prendre au sérieux, jamais elle ne me prendra au sérieux cette petite personne-là. Vois-tu, Jean, je m'amuserai dans cette maison-là, mais je n'en ferai pas les frais.

Paul se rabattit sur Mme Scott, mais, dès le lendemain, il eut la surprise de se heurter à Jean ; celui-ci, en effet, se mit à venir prendre place, très régulièrement, dans le cercle particulier de Mme Scott, qui, tout, comme Bettina, avait sa petite cour. Ce que Jean venait chercher là, c'était une protection, un abri, un lieu d'asile.

Le jour de ce redoutable entretien sur les mariages sans amour, Bettina, elle aussi, pour la première fois, avait senti soudainement s'éveiller en elle ce besoin d'aimer qui dort, mais pas très profondément, dans le cœur de toutes les jeunes filles. La sensation avait été la même, au même moment, et dans l'âme de Jean, et dans l'âme de Bettina. Lui, épouvanté, s'était brusquement rejeté en arrière. Elle, au contraire, s'était laissée aller, dans toute la naïveté de sa pleine innocence, à cet accès d'émotion et d'attendrissement.

Elle attendait l'amour... si c'était l'amour ! L'homme qui devait être sa pensée, sa vie, son âme, si c'était lui, ce Jean ! Pourquoi non ? Elle le connaissait mieux qu'elle ne connaissait tous ceux qui, depuis un an, avaient tourbillonné autour de sa fortune, et dans ce qu'elle savait de lui, rien n'était fait pour décourager la confiance et l'amour d'une honnête fille. Loin de là !

Tous deux, en somme, faisaient bien, tous deux étaient dans le devoir et dans la vérité : elle, en se livrant à lui, en résistant ; elle, en ne songeant pas une minute à l'obscurité de Jean, à sa pauvreté ; lui, en reculant devant cette montagne de millions, comme il aurait reculé devant un crime ; elle, en pensant qu'elle n'avait pas le droit de discuter avec l'amour ; lui, en pensant qu'il n'avait pas le droit de discuter avec l'honneur.

Voilà pourquoi, à mesure que Bettina se faisait plus tendre et s'abandonnait avec plus de franchise au premier appel de l'amour, voilà pourquoi Jean devenait de jour en jour, plus sombre et plus agité. Il n'avait pas seulement peur d'aimer ; il avait peur d'être aimé.

Il aurait dû rester chez lui, ne pas venir... Il avait essayé, il n'avait pas pu... La tentation était trop forte et l'emportait. Il arrivait donc... Elle venait aussitôt à lui, les mains tendues, le sourire aux lèvres et le cœur dans les yeux. Tout en elle disait : " Essayons de nous aimer et, si nous pouvons, aimons-nous ! "

La peur le prenait. Ces deux mains qui allaient au-devant de l'étreinte de ses deux mains, c'est à peine s'il osait les toucher. Il tâchait d'échapper à ce regard qui, tendre et riant, inquiet et curieux, cherchait son regard. Il tremblait devant la nécessité de parler à Bettina, devant la nécessité de l'entendre. C'est alors que Jean se réfugiait auprès de Mme Scott, et c'est alors que Mme Scott recueillait des paroles indécises, émuës, troublées, qui ne s'adressaient pas à elle et qu'elle prenait pour elle.

Suzie ne pouvait guère ne pas s'y méprendre. Des sentiments encore vagues et confus qui l'agitaient, Bettina ne lui avait rien dit. Elle gardait et caressait le secret de son amour naissant, comme un avare garde et caresse les premiers louis de son trésor... Le jour où elle verrait clair dans son cœur, le jour où elle serait sûre d'aimer, ah ! comme

elle parlerait ce jour-là et comme elle serait heureuse de tout dire à Suzie !

Mme Scott avait fini par s'attribuer l'honneur de cette mélancolie de Jean, qui prenait, de jour en jour, un caractère plus marqué. Elle en était flattée,—il ne déplait jamais à une femme de se croire aimée,—elle en était donc flattée, mais chagrine en même temps. Elle tenait Jean en grande estime, en grande affection ; cela l'affligeait de penser que, s'il était triste et malheureux, c'était à cause d'elle.

Suzie avait, d'ailleurs, le sentiment de son innocence. Avec les autres, quelquefois elle était coquette, très coquette. Les tourmenter un peu, était-ce donc un bien grand crime ? Ils n'avaient rien à faire, les autres, ils n'étaient bons à rien ; cela les occupait, tout en l'amusant ; cela leur faisait passer le temps, et à elle aussi... Mais Suzie n'avait pas à se reprocher d'avoir été coquette avec Jean ; elle se rendait compte de son mérite et de sa supériorité ; il valait mieux que les autres ; il était homme à souffrir sérieusement, et c'est là ce que Mme Scott ne voulait pas. Aussi déjà, à deux ou trois reprises, avait-elle été sur le point de lui parler bien doucement, bien affectueusement, mais elle avait réfléchi... Jean allait partir pour une vingtaine de jours ; à son retour, si cela était encore nécessaire, elle lui ferait un peu de morale et saurait s'y prendre de telle manière que l'amour ne viendrait pas se jeter sottement à la traverse de leur amitié.

Donc Jean partait le lendemain... Bettina avait insisté de toutes ses forces pour qu'il vint passer cette dernière journée à Longueval et pour qu'il dînat au château. Jean avait refusé, alléguant ses occupations à la veille de ce départ. Il arriva le soir vers dix heures et demie ; il était venu à pied ; à plusieurs reprises, sur la route, il avait failli retourner sur ses pas.

—Si j'avais du courage, disait-il, je ne la reverrais pas. Je pars demain et ne reviendrai plus à Souvigny tant qu'elle y sera... Ma résolution est prise et bien prise.

Mais il continuait son chemin ; il voulait la voir encore... pour la dernière fois.

Dès qu'il entra dans le salon, Bettina accourut au-devant de lui.

—C'est vous, enfin !... Comme il est tard !

—J'ai été très occupé.

—Vous partez demain ?

—Oui, demain.

—De bonne heure ?

—A cinq heures du matin.

—Vous vous en irez par la route qui longe le mur du parc et traverse ensuite le village ?

—Oui, c'est bien par cette route-là que nous partons.

—Pourquoi est-ce d'aussi grand matin ? Je serais allée vous voir passer et vous dire adieu du haut de la terrasse. Bettina tenait et gardait dans sa main la main de Jean, qui était brûlante. Celui-ci se dégagea douloureusement par un effort.

—Il faut, dit-il, que j'aille saluer votre sœur.

—Tout à l'heure !... elle ne vous a pas vu... Il y a dix personnes autour d'elle... Venez vous asseoir un peu, là, près de moi.

Il fut obligé de s'asseoir à ses côtés.

—Nous aussi, dit-elle, nous allons partir.

—Vous ?

—Oui, nous avons reçu, il y a une heure, une dépêche de mon beau-frère, qui nous a causé une bien grande joie. Il ne devait revenir que dans un mois. Il revient dans douze jours. Il s'embarque après-demain matin à New-York sur le " Labrador "... Nous irons l'attendre au Havre... Nous partirons après-demain. Nous emmenons les enfants. Cela leur fera du bien de passer une dizaine de jours au bord de la mer... Comme il sera content, mon beau-frère, de vous connaître !... De vous connaître ?... Il vous connaît déjà. Nous lui avons parlé de vous dans toutes nos let-

tres Je suis sûre que vous vous entendrez à merveille avec lui. Il est excellent... Vous resterez là-bas combien de temps ?

—Vingt jours.

—Vingt jours... dans un camp ?

—Oui, mademoiselle, le camp de Cercottes.

—Au milieu de la forêt d'Orléans. Je me suis fait expliquer cela ce matin par votre parrain. Je suis heureuse assurément d'aller au-devant de mon beau-frère, mais, en même temps, je suis un peu fâchée de partir : sans cela, tous les matins j'aurais fait une petite visite à votre parrain. Il m'aurait donné de vos nouvelles. Voulez-vous, dans une dizaine de jours, écrire à ma sœur une toute petite lettre de quatre lignes.— cela ne vous prendra pas beaucoup de temps,—pour lui dire comment vous vous portez et pour lui dire que vous ne nous oubliez pas ?

—Oh ! quant à vous oublier... quant à perdre le souvenir de votre grâce, de votre bonté... jamais ! mademoiselle, jamais !

Sa voix était tremblante. Il eut peur de son émotion. Il se leva...

—Je vous assure, mademoiselle, qu'il faut que j'aille saluer votre sœur... Elle me regarde... Elle doit être étonnée...

Il traversa le salon, Bettina le suivait des yeux. Mme Norton venait de s'installer au piano pour faire un peu valser les jeunes gens. Paul de Lavardens s'approcha de miss Percival :

—Voulez-vous me faire l'honneur, mademoiselle ?

—Mon Dieu, répondit-elle, je crois bien que je viens de promettre à M. Jean...

—Enfin, si ce n'est pas lui... ce sera moi.

—C'est entendu.

Bettina s'en alla vers Jean qui venait de s'asseoir près de Mme Scott.

—J'ai fait un gros mensonge, lui dit-elle. M. de Lavardens est venu m'inviter, et je lui ai répondu que je vous avais promis cette valse... Oui, n'est-ce pas ? vous voulez bien.

La tenir dans ses bras, respirer le parfum de ses cheveux !... Jean se sentait à bout de forces... il n'osa pas accepter.

—Je suis désolé, mademoiselle. Je ne peux pas... je suis souffrant ce soir. J'ai tenu à venir pour ne pas partir sans vous avoir fait mes adieux, mais danser, je ne pourrais pas.

Mme Norton venait d'attaquer le prélude de la valse.

—Eh bien ! dit Paul, arrivant tout joyeux, est-ce lui, mademoiselle, est-ce moi ?

—C'est vous, dit-elle tristement, sans quitter Jean des yeux.

Elle était très troublée et répondit cela sans trop savoir ce qu'elle disait. Elle regretta tout de suite d'avoir accepté. Elle aurait voulu rester là, près de lui... Mais il était trop tard. Paul la prit par la main et l'entraîna.

Jean s'était levé. Il les regardait tous les deux, Bettina et Paul. Un nuage lui passa devant les yeux. Il souffrait cruellement.

—Je n'ai qu'une chose à faire, se dit-il, profiter de cette valse et partir... Demain matin, j'écrirai quelques lignes à Mme Scott pour m'excuser.

Il gagna la porte... Il ne regarda plus Bettina... S'il l'avait regardée, il serait resté.

Mais Bettina le regardait, et tout d'un coup elle dit à Paul :

—Je vous remercie beaucoup, monsieur, mais je suis un peu lasse... Arrêtons-nous, je vous prie... Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

Paul lui offrit le bras.

—Non, je vous remercie.

La porte venait de se refermer. Jean n'était plus là. Bettina traversa le salon en courant. Paul resta seul, fort étonné, ne comprenant à ce qui se passait.

Jean était déjà sur le perron, lorsqu'il s'entendit appeler :

—Monsieur Jean ! monsieur Jean !

Il s'arrêta, se retourna. Elle était près de lui.

—Vous partez... sans me dire adieu ?

—Je vous demande pardon, je suis très fatigué.

—Alors, ne vous en allez pas ainsi à pied. Le temps est menaçant.

Elle étendit la main au dehors.

—Tenez ! il pleut déjà.

— Oh ! à peine.

—Venez prendre une tasse de thé dans le petit salon, seul avec moi, et puis je vous ferai reconduire en voiture.

Et se tournant vers l'un des valets de pieds :

—Dites que l'on attelle un coupé tout de suite.

—Non, mademoiselle, je vous en prie. Le grand air me remettra... j'ai besoin de marcher... Laissez-moi partir.

—Partez donc, mais vous n'avez pas de manteau... Prenez un châle pour vous envelopper.

—Je n'aurai pas froid... tandis que vous... avec cette robe ouverte... Je pars pour vous obliger à rentrer.

Sans même lui tendre la main, il se sauva, descendit rapidement les marches du perron.

—Si je touche sa main, se disait-il, je suis perdu, mon secret m'échappe.

Son secret ! Il ne savait pas que Bettina lisait dans son cœur comme dans un grand livre ouvert.

LUDOVIC HALEVY.

(A suivre)

**ADVERTISERS**  
Can learn the exact cost of  
any proposed line of Ad-  
vertising in American  
Papers by addressing  
Geo. P. Rowell & Co's  
Newspaper Adv'g Bu-  
reau, 10 Spruce St., N. Y.

**A Vendre.**—Un piano de la fa-  
brique Ernest Gabler, New-York, sept  
octaves, \$275. S'adresser au bureau  
de l'ALBUM MUSICAL.

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte. Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centes. On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de l'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREAU et Cie.

8 Rue Ste Thérèse,

Montréal.